



LA LETTRE

Bulletin édité par Agoraphilo
N° 148 - avril 2016

Sommaire de ce numéro

L'atelier Philo :2
Le café philo :	
Qu'est-ce que l'honnêteté intellectuelle ?2
Philo et actualités : comment penser l'évènement ?6
Le Divan Littéraire :	
<i>Contes d'amour, de folie et de mort</i> , Horacio Quiroga10
Les Débats Citoyens :11
Bulletin d'adhésion :11

Agenda d'Agoraphilo

16/04/2016 9h30	Atelier Philo	Karl Marx
16/04/2016 19h30	Café-Philo Noisy	Peut-on comprendre la bi-nationalité ?
18/04/2016 19h30	Divan Littéraire	<i>Contes d'amour, de folie et de mort</i> , de Horacio Quiroga
27/04/2016 20h00	Café-philos Chelles	Peut-on enseigner ce que sont le bien et le mal ?
21/05/2016 9h30	Atelier Philo	Karl Marx
21/05/2016 19h30	Café-Philo Noisy	Qu'est-ce que l'honnêteté intellectuelle ?
23/05/2016 19h30	Divan Littéraire	<i>Un barrage contre le Pacifique</i> , de Marguerite Duras
25/05/2016 20h00	Café-philos Chelles	Philo et actualités : comment penser l'évènement ?

Informations pratiques :

Les Café-Philo de Noisy-le-Grand ont lieu

le 3^{ème} samedi du mois, à 19 h 30 précises
à la Maison pour tous Marcel-Bou,
8 rue du Dr Sureau, 93160 Noisy-le-Grand

Les Café-Philo de Chelles sont organisés

le 4^{ème} mercredi du mois, à 20 h 00 précises
salle municipale située au 3, rue de l'ilette, Chelles

tout l'historique, l'actualité et les à-côtés des café-philos
sur www.agoraphilo.com

Les Divans Littéraires ont lieu :

Le 4^{ème} lundi du mois, à partir de 19 h 30

Au 93 rue Rouget de Lisle, 93160 Noisy-le-Grand,

La suite des débats sur ledivanlitteraire.wordpress.com

E

ditorial :

Avec le printemps revient le Festival des Chemins de Traverse de l'Espace Michel Simon à Noisy-le-Grand (20-29 mai) ; comme chaque année nous ferons une sortie groupée lors d'un des spectacles et tenterons d'en faire un thème de débat, avec les acteurs /concepteurs.

A l'heure où ces lignes sont écrites, le choix du spectacle n'a pas encore eu lieu, mais nous vous avertirons en temps utile Tenez-vous prêts

En tout état de cause, nous vous attendons à nos diverses activités planifiées ci-contre.

Le président

Atelier philo

Cette année : Marx

Multiplés sont les manifestations d'un retour à Marx – ou bien faudrait-il dire d'un retour de Marx ? La crise joue ici un rôle, notre monde est en désarroi, les crises économiques et politiques se multiplient. Les guerres également, qui leur correspondent. Mais aussi un renouveau d'intérêt pour l'œuvre de Marx, multiple. Est-ce simple besoin de déchiffrer notre monde, ou la prise de conscience de la nécessité d'un nouveau paradigme, d'un nouveau mode de pensée ?

Qu'est-ce que Marx peut nous apporter aujourd'hui ?

L'atelier philo propose une démarche qui devrait être naturelle : lire les textes de Marx lui-même d'abord, et ne le commenter et discuter qu'ensuite.

Des « outils » sont mis à la disposition des participants : les définitions des principaux concepts pour permettre de comprendre de quoi il s'agit quand le texte examiné parle par exemple de classe, ou de plus-value, ou de capital et de salariat...

Chacun peut donc les mettre en question.

L'atelier philo est un lieu de débat qui questionne des textes, des auteurs – où chacun peut présenter ses interrogations, exprimer ses critiques...

L'entrée est libre : aucune condition de diplôme, d'âge, etc. n'est exigée. Chacun peut y prendre part.

Sous une seule condition : veuillez vous annoncer à l'avance en téléphonant au 01 43 04 46 37

Venez participer à ces discussions qui se poursuivront toute la saison.

L'Atelier Philo à lieu le 3^{ème} samedi du mois, à 9 h 30, au 4 allée de la Grotte, Noisy-le-Grand

Le café-philo

Contribution au prochain débat

Noisy-le-Grand 21 mai 2016

Qu'est-ce que l'honnêteté intellectuelle ?

Propagande de la politique officielle et publicité commerciale, ou publicité et propagande sont les deux tristes mamelles de la presque totalité de nos médias. Quant aux déclarations publiques des « élites », politiques - mais aussi de certaines autres -, en quoi s'en distinguent-elles ?

La parole, a-t-on dit, a été donnée à l'homme pour exprimer sa pensée. Depuis longtemps, beaucoup ont corrigé : c'est pour la déguiser.

La langue est à la fois la pire et la meilleure des choses, déjà selon Esope, qui allait peut-être ainsi plus au fond des choses.

Pour nous, dans notre vie quotidienne, dans la pratique, notre utilisation des choses de la vie quotidienne ou professionnelle, les choses sont là, elles s'affirment comme présentes. Mais ce que nous en saisissons, c'est leur façon de nous apparaître, leur apparence, leur forme.

L'apparence n'est pas la chose, mais elle n'est pas rien, elle est encore moins illusion : à travers ses changements perpétuels, elle répond au mode d'existence des choses.

C'est parce que les choses changent de forme que, depuis longtemps, les humains ont cherché à atteindre ce qu'elles sont en elles-mêmes, au-delà de leur apparence, ce que les philosophes nomment leur « essence ».

Ou encore : « l'idée » de la chose.

C'est à travers ces apparences et leurs changements que nous parvenons à ces idées : et nous y parvenons parce que les formes ne sont pas quelconques, elles dépendent de ce qu'en un sens du mot refléter, elles « reflètent » : la chose elle-même.

Un premier point qui est ici implicite, mais qu'il faut souligner : les choses existent ainsi par elles-mêmes, que nous les percevions ou non.

Un deuxième point, c'est par leurs changements de forme que les choses manifestent leurs propres changements, donc affectent les rapports pratiques que nous avons avec elles, et peuvent ainsi être perçues par nous.

Abordons maintenant la question posée, celle de l'honnêteté intellectuelle : quels sont les rapports entre la parole, notre mode d'expression, et les choses ?

La parole, ce que nous disons d'une chose, n'est évidemment pas la chose. Elle la représente et aussi la re-présente (avec un tiret).

- Elle la représente : il me suffit de citer le nom d'une chose pour que mon interlocuteur sache de quoi je lui parle. Un peu comme si la chose était là, devant nous, et que je la montre du doigt.

- Elle la re-présente : le nom évoque dans notre esprit l'idée de la chose, notre façon de l'appréhender. Dire « un cheval » évoque des choses et des rapports différents à ces choses chez un cavalier et un boucher, chez un éleveur sédentaire et chez un nomade, chez un citadin d'aujourd'hui et d'autrefois, etc.

Chaque fois, le contenu du mot « cheval » change, le cheval et le mot qui le nomme ne changent pas, la même forme verbale présente différentes « images » (si le mot « image » convient ici). Parce que ce qui se trouve en jeu, ce n'est pas seulement le sens objectif du mot, sens qui dépend du rôle du cheval dans notre vie, mais aussi notre subjectivité : le rapport que chacun de nous, selon sa situation, sa condition sociale (le cavalier et le boucher, le nomade et le sédentaire) a en pratique avec le cheval, mais aussi ses affects : l'œil froid du boucher et l'amour du cheval pour le cavalier.

Il existe une approche qui surmonte ce type de connotations affectives et qui dépasse, - ou cherche à dépasser -, ces différenciations sociales comme nos affects, parce qu'elle vise la chose en elle-même : l'approche scientifique. La biologie, la théorie de l'évolution, mais aussi la sociologie, l'histoire, ... étudient la chose « cheval » en elle-même.

Cette approche met à mal inévitablement certaines de nos idées préconçues, et souvent certains intérêts. Intérêts particuliers et/ou intérêts de classes.

C'est là que les choses se gâtent.

-Un premier exemple actuel : pendant plusieurs dizaines d'années, en biologie, la recherche scientifique a cherché la solution de ses problèmes dans les propriétés des gènes. Les maladies dépendaient uniquement des gènes, l'hérédité était toute entière d'ordre génétique. Ces recherches étaient largement subventionnées au détriment des autres pistes. En particulier par des sociétés privées.

La raison : on espérait pouvoir agir sur les gènes, de les modifier, à l'aide de préparations pharmaceutiques en particulier à breveter. Autrement dit, c'est l'espoir de gros profits qui a orienté la recherche.

L'échec, finalement, est reconnu : il a fallu reconnaître le rôle de l'environnement, de ses effets sur le développement de chaque individu, donc sur celui des maladies supposées strictement génétiques par exemple.

L'épigénétique est cette partie de la biologie qui étudie ces développements. On a montré qu'existe une transmission héréditaire des caractères acquis par l'individu, tout le contraire des affirmations du tout-

génétique. Même, tout récemment, pour les plantes.

-Un deuxième exemple, plus lourd de conséquences pour les 99% de la population mondiale : la théorie économique « libérale » prétend que la solution de la crise actuelle réside dans l'austérité, l'équilibre des budgets des Etats, la concurrence internationale.

Le résultat est la baisse du niveau de vie de couches sociales entières, le chômage, - et la crise continue. Mais aussi l'accroissement des profits et une concentration monstrueuse des richesses entre les mains d'une poignée d'individus.

Là où le chômage a *apparemment* baissé, c'est par l'émigration (Espagne), la sortie des statistiques de nombreux sans-travail (Espagne encore, États-Unis), la diminution de la population en âge de travailler (Allemagne).

Ou des emplois partiels à salaires réduits : Allemagne, avec des salaires à environ € 400, voire dans certains cas € 1 (*un* euro) de l'heure – ou même des contrats à *zéro* heures de travail (Grande-Bretagne)

L'échec est là, mais les gouvernements poursuivent la même politique : parce que les profits des grandes entreprises et des grandes banques s'accroissent, parfois à travers de difficultés (France en 2015 – mais même alors les dividendes - profits distribués aux actionnaires – ont augmenté)

Les économistes médiatiques et les présentateurs des médias répètent donc le même dogme : cette politique est la bonne. Il n'y a pas d'alternative.

Ces politiques entraînent d'autres conséquences, qui ne sont pas d'ordre économique : l'exclusion du travail et de nombre de services publics de certaines catégories de la population, pauvres, souvent d'origine immigrée, reléguées dans des banlieues, discriminées à l'embauche, lors des contrôles policiers, avec ses conséquences logiques : une petite criminalité qui évolue parfois en grande criminalité, ou en explosions violentes, ou en départs pour le Jihad, ...

Honnêteté intellectuelle, dogmes et coutumes : des entités qui ne font pas bon ménage.

Exemple :

Jean-Paul II déclare en février 1993 à Kampala, en pleine épidémie de sida :

« La chasteté est l'unique manière sûre et vertueuse pour mettre fin à cette plaie tragique qu'est le sida »

J. Sitruk, grand rabbin de France, recourt à la loi religieuse pour justifier le même interdit :

« L'usage du préservatif est interdit par la Halakha [loi juive] »

On pourrait espérer que les institutions de l'Etat, la France étant une république laïque, ne se mêlent pas des querelles d'opinions ouvertes par les institutions religieuses. Il n'en est rien. Le délit de blasphème n'existe pas en France, mais le règlement intérieur du CSA [Conseil supérieur de l'audiovisuel] affirme :

« Les scènes évoquant certaines pratiques religieuses ne doivent contenir aucun élément susceptible d'en ridiculiser ou choquer les adeptes »

Le délit de blasphème n'existe pas en France, il existe dans les pays musulmans ou la plupart d'entre eux. Le CSA s'est arrogé le droit de l'instituer en dehors du parlement. A le suivre, il aurait donc fallu censurer les caricatures de *Charlie Hebdo* ?

A souligner : les médias ne font jamais mention de ce règlement de censure illégale : l'honnêteté intellectuelle n'est pas leur caractéristique principale. Ils ne peuvent servir à la fois celle-ci et les intérêts politiques et financiers de leur propriétaire.

C'est que les tenants des religions, ceux qui les dirigent, cherchent à ne jamais reconnaître leurs erreurs. Le risque : perdre une partie de leur autorité sur les fidèles. Le mensonge se justifie :

« Pour satisfaire une élite, on troublerait huit cent millions de fidèles. Si les chercheurs ont le droit de chercher, les pasteurs ont le devoir sacré de préserver la foi »

(J. Guittou, philosophe catholique et académicien, *Le Figaro*, 21 janvier 1980)

Un exemple qui touche un autre champ, celui des coutumes, la pression exercée par certaines d'entre elles. Ainsi, en Allemagne, on accompagne aussi systématiquement que possible le nom des gens de la mention du diplôme obtenu : Par exemple *Diplomingenieur* [ingénieur diplômé], *Dr* [Docteur], etc. La carte de visite, comme le journal écrira : « Dr Karl Schmitt » par exemple, et non pas simplement « Karl Schmitt ».

Dans la moyenne bourgeoisie, c'est une question de prestige. Ne pas mentionner son titre, c'est avouer qu'on n'a pas été capable d'en obtenir un.

Nombre d'étudiants obtiennent leur titre de doctorat en recourant au copier-coller. Les jurys universitaires ne contrôlent pas toujours le contenu des thèses. Il en résulte des scandales quand quelqu'un découvre qu'un personnage important a utilisé la méthode du plagiat.

Au moins deux ministres du gouvernement d'Angela Merkel ont ainsi été contraints à la démission, et une troisième, l'actuelle ministre de la guerre, a gardé son titre au bénéfice du doute : l'enquête universitaire a montré beaucoup de passages simplement copiés, mais peut-être l'auteur l'avait fait sans intention délictueuse (Sic). On ignore qui les enquêteurs universitaires ont voulu protéger : le jury, la ministre, ou les deux ?

Les médias français ont peu informé l'opinion publique en France sur ces scandales allemands : une forme de censure qui en dit long là aussi sur les rapports entre nos deux pays, et plus généralement sur les comportements des directeurs de ces médias en matière d'honnêteté intellectuelle.

Un autre champ devrait être examiné : celui des interrogatoires policiers. La question est d'ordre moral, elle est aussi question d'efficacité.

Sur le plan moral, l'argument le plus vulgaire prétend justifier la torture par les résultats à obtenir. On sacrifierait un individu pour en sauver beaucoup d'autres. Un peu comme en matière de profit, une simple comptabilité, un rapport coût/bénéfice.

Déjà Dostoïevski posait la question : « oserais-tu torturer un enfant si en échange tu sauverais l'humanité ? »

Répondre n'est pas facile. Des médecins ont trouvé une réponse : ils ont fait des tests de nouvelles molécules sur leur propre corps.

Sur le plan de l'efficacité, les pressions exercées sur les suspects permettent-elles d'obtenir des réponses vraies ? En particulier dans le cas où l'on recourt à la torture ?

L'expérience a montré que ces réponses étaient souvent beaucoup trop conformes aux exigences des enquêteurs pour être fiables. Les rapports « déclassifiés » de la CIA reconnaissent le peu de résultats obtenus par la torture, et surtout le fait que nombre d'entre eux auraient pu l'être sans elle :

« En subissant la contrainte, on dit le faux non moins que le vrai »

(Aristote, *Ethique à Nicomaque*, I, 1317 a, p. 141)

On l'a toujours su. La question devient : pourquoi continue-t-on ?

Faut-il y voir l'effet des pressions de la hiérarchie, qui exige des résultats rapides ? Ou un des résultats de la préparation psychologique subie par les soldats de métier ? Les deux ?

Selon Max Weber, un sociologue allemand, « l'Etat est le détenteur légitime de la violence ». Est-ce là l'explication : l'Etat est non seulement le détenteur légitime de la violence, mais aussi son utilisateur, la contrainte est son arme la plus usuelle ?

S'il en est ainsi, quelle est la réalité de la démocratie ? Dans une élection, consiste-t-elle seulement à choisir les individus qui détiendront cette arme ?

La politique de la violence qui ne cherche sa justification qu'en elle-même échoue régulièrement. En cas de crise ou d'attentats, la terreur peut causer nombre de victimes, mais en tant que terreur et sans politique qui élimine les causes de la crise, elle échoue toujours. L'exemple est actuel, les attentats se succèdent, les dirigeants ne veulent pas en comprendre les causes :

« J'en ai assez de ceux qui cherchent en permanence des explications ou des excuses culturelles ou sociologiques à ce qui s'est passé »

« Il ne peut y avoir aucune explication qui vaille. Car expliquer, c'est déjà vouloir excuser »

(Manuel Valls au Sénat, deux semaines après les attentats du 13 novembre 2015 – puis le 9 janvier 2016.

Source : *Le Monde*, 3 mars 2016)

Ces prétentions sont insoutenables. Jeudi 3 mars, un rapport est remis à la ministre de l'éducation nationale et au secrétaire d'Etat chargé de l'enseignement supérieur et de la recherche. Les auteurs y déclarent :

« Les enseignements des sciences sociales sont la meilleure façon de lutter efficacement contre toutes les formes de terrorisme. Leurs analyses et explications proposées par les chercheurs qui se consacrent à ce domaine sont essentielles à cet égard. Connaître les causes d'une menace est la première condition pour s'en protéger »

(Source : *Le Monde*, 3 mars 2016)

Des mesures réellement sociales, c'est-à-dire des changements politiques sont nécessaires. S'entêter, perpétuer les états d'urgence, les constitutionnaliser est une grave atteinte à la démocratie qu'on prétend protéger. A l'exemple de Britannicus qui disait

« Je l'embrasse, mais c'est pour l'étouffer »

Eugène Calschi

Bibliographie

(la rubrique, établie par la médiathèque de Noisy-le-Grand, que nous remercions ici, est suspendue pour l'instant)

Contribution au prochain débat

Chelles, le 25 mai 2016

Philosophie et actualité : comment penser l'événement ?

Qu'entend-on par « événement » ? Le terme a de multiples et contradictoires acceptions. A première vue, qualifier quelque chose qui advient d'événement semble ressortir à un jugement de valeur, voire à un simple jugement arbitraire. Une naissance, un mariage, un divorce, un décès, chacun d'eux est un événement – mais seulement pour la famille intéressée et quelques personnes au-delà, en général pas plus. Un non-événement pour le reste du monde.

Y a-t-il là quelque chose de commun avec ce que désigne l'expression « les événements de mai 1968 » ? Dans ce cas, le terme sert pour une part à masquer la difficulté réelle à nommer le phénomène, - lequel n'est pas une révolution bien que l'ensemble de la société soit ébranlée, - et pour une autre part à en masquer l'importance réelle, et surtout les composantes significatives, ce qui a laissé des traces – pas toutes positives.

Qualifier ce qui advient d'événement se fait dans « l'actualité », au moment où se produit le phénomène, ou, du moins, au moment où il est effectivement question du phénomène en cause. La philo, elle, n'ignore pas que « l'événement » est de l'ordre de l'histoire, il s'inscrit ou non dans une suite d'autres événements...

Les médias se consacrent à l'actualité, et jouent dans ce que nous savons sur ce qui advient, accident, épisodes sans importance ou « événement », un rôle généralement décisif : ils rendent compte ou non de la chose, et ils choisissent la façon d'en rendre compte, c'est-à-dire à la fois l'importance à lui accorder et la manière de la traiter. Un mariage princier n'est pas un simple fait comme un autre, il faut faire rêver les gens... Ce que les médias pratiquent, ce n'est pas de l'information, c'est de propager leur façon de voir, d'interpréter l'événement.

Dire : les médias, c'est en réalité dire : leurs directeurs politiques et les propriétaires de médias qui les choisissent et qui ne sont qu'une dizaine en France. L'honnêteté intellectuelle exige là aussi de la philo qu'elle appelle les choses par leurs noms.

Est-ce un hasard si l'ensemble des médias préfère jouer sur les affects que proposer des analyses ? Et dans les cas apparemment contraires, tendre à dire aux lecteurs ou aux spectateurs ce qu'ils doivent penser et non pas leur présenter les éléments d'analyse nécessaires pour une réflexion personnelle ?

Les médias rendent compte des événements comme de spectacles, ils jouent sur les émotions. des

spectateurs. Emotions, émotions : sauf le choix des mots, il n'y a sur ce point, pour eux, pas de différence de traitement entre un attentat, un crime, et un exploit sportif.

Ça marche dans les deux cas : celui d'un attentat, les spectateurs ont peur, dans l'autre, celui d'un match de foot, ils crient « on a gagné » et l'audimat explose, les tirages montent... et c'est tout bénéfique politique pour le pouvoir en place. Un exemple récent emprunt de cynisme : après les attentats de Bruxelles, une « Marche contre la peur » était organisée. Le gouvernement belge l'a interdite, et n'a rien fait pour empêcher le même jour quelques centaines de néonazis de se regrouper sans encombre en banlieue pour venir défiler et provoquer des troubles à Bruxelles.

Après les attentats du 11 septembre à New-York, comme après ceux du 13 novembre à Paris, les télévisions ont diffusé en boucle, jour après jour, les mêmes images d'horreur. A l'unisson, comme sous la baguette d'un chef d'orchestre. Ils n'apportaient pas de nouvelles informations, moins encore d'analyse, ils répétaient les mêmes choses... Résultat : des lois restrictives des libertés publiques, lois de renforcement des pouvoirs de la police aux dépens de ceux de la justice, lois d'état de siège ou d'exception, ont été introduites à une vitesse éclair – alors que chacun sait bien qu'un kamikaze n'a rien à craindre de telles lois. Les attentats du 22 mars à Bruxelles l'ont une fois encore démontré.

On peut dire à propos de ces médias et de justifications officielles de ces lois ce que Voltaire disait de la façon d'écrire autrefois l'histoire, une histoire où il n'était question que de batailles et des mariages des rois :

« Après avoir lu trois ou quatre mille descriptions de batailles [...] je n'étais guère plus instruit en fond, je n'apprenais que des événements »

(Voltaire, *Nouvelles considérations sur l'histoire*, 1744)

Propagande politique et publicité ne sont pas très étrangères l'une à l'autre

Indépendamment de ses succès scientifiques et à travers ses conquêtes techniques, notre monde devient ou est devenu, *en surface*, un monde de faux-semblants, d'apparences plus ou moins trompeuses, - et, *dans sa réalité*, un monde d'inégalités monstrueuses (un rapport de l'ONU dit « grotesques ») sources de misère pour un trop grand nombre, d'appauvrissement pour d'autres, de sous-alimentation chronique, de guerres, des destruction des ressources naturelles...

Qu'est ce donc qu'un événement – en un sens où il ne s'agirait pas d'un fait advenant dans une sphère restreinte, familiale par exemple ?

Un exemple permet de mieux comprendre ce que signifie la question. Louis XVI, au retour d'une chasse le 14 juillet 1789, en apprenant la prise de la Bastille par le peuple de Paris, aurait demandé : « c'est une révolte ? » - Non, sire, c'est une révolution »

Après quoi, le soir, il a noté dans son journal : « Aujourd'hui, rien »

Selon certaines interprétations, cette note aurait seulement signifié qu'il était rentré bredouille de sa chasse. Même ainsi interprétée, la note surprend. Le jour même, son frère, le comte de Provence, futur Louis XVIII, décide d'émigrer dans les Pays-Bas autrichiens.

L'événement est généralement décrit comme un fait qui rompt un continuum, donc qui surprend : sous ce rapport il se présente comme un accident, mais tout accident n'est pas un événement. L'accident aurait pu ne pas se produire, dit-on, mais on en est moins certain s'agissant d'au moins certains événements. Ainsi, l'attentat de Sarajevo était un événement inattendu, mais pas la première guerre mondiale, cet autre événement : celle-ci était depuis longtemps en préparation, ses conditions étaient mûres et l'attentat en question n'a servi que de déclencheur.

Cette observation introduit à un autre aspect du débat : l'événement est « unique ». La Révolution française ne se répète pas, la Seconde guerre mondiale n'est pas la répétition de la première. Souvent, on en déduit que l'histoire n'est pas objet de science, puisqu'on ne peut pas répéter les expériences pour vérifier les hypothèses explicatives. Il n'y a de science, disait Aristote, que du général, pas du singulier.

Cette conception des choses, donc de leur étude scientifique, n'est que partielle, et aujourd'hui dépassée. Cette conception liée à un positivisme tend à aboutir à quelque chose comme une « neutralité » de la connaissance sur ce qu'est ou non un événement, en ce sens une forme d'ignorance.

Pour deux raisons.

Une première, empirique : la pratique, la réalité du développement des sciences montre le contraire. La cosmologie, indéniablement discipline scientifique, ne peut pas « répéter » l'histoire de l'univers, la refaire pour vérifier ses hypothèses. Il en va de même pour l'évolution des espèces, fondement de l'ensemble de la conception scientifique de la vie sur terre. Ceci bien que des expériences partielles en sont faites, et la méthode des simulations, des modèles sur ordinateurs se révèlent efficaces.

Une deuxième : l'affirmation que les choses se répètent à l'identique est erronée. Tout évolue, tout change, il n'existe jamais de répétition absolument exacte de quoi que ce soit, les nouvelles conditions modifient les résultats, Héraclite avait raison : « on ne peut se baigner deux fois dans le même fleuve ». Marx disait « nous ne connaissons qu'une seule science, l'histoire ».

La mort d'un enfant sur une plage turque, l'auto-immolation par le feu d'un petit vendeur de légumes dans une ville de province en Tunisie, des troubles devant une boulangerie à Petrograd en 1917 déclenchent de grands bouleversements, parfois des révolutions.

Il arrive que l'on puisse prévoir non pas la date, elle surprend toujours, mais la survenue de l'événement. Certains philosophes des Lumières (Rousseau, Diderot) ont annoncé la Révolution en France, Lénine l'avait annoncée en Russie.

Il en a été de même pour les deux guerres mondiales : il y avait trop de signes avant-coureurs.

Ne peut-on aujourd'hui en dire autant de notre système social ? Il est entré dans une phase de crise systémique dont il ne sort pas, et les besoins de l'humanité sont tels, sur les plans économiques, sociaux, écologiques, qu'il se montre incapable d'y répondre...

Sa disparition comme celle de tous les systèmes sociaux qui l'ont précédé, est prédictible. La date et la façon dont les choses se dérouleront, c'est une autre affaire.

La philosophie peut-elle en dire quelque chose ?

Levinas remarque, à propos d'un texte de Maïmonide, un philosophe juif qui avait joui d'un grand prestige dans le monde musulman du moyen âge

« L'aspect véritablement philosophique se mesure à son actualité ; le plus pur hommage qu'on puise lui rendre consiste à se mêler aux préoccupations de l'heure »

Hegel semble penser le contraire. La philosophie ne pourrait que tirer des enseignements et ce seulement après coup :

« La chouette de Minerve s'envole à la tombée de la nuit »

Encore nous faut-il tenter de comprendre la signification de cette opposition : que sont les préoccupations de l'heure ?

Par exemple : porte-t-elle sur le contenu intellectuel de la philosophie, ou sur sa portée psychologique pour un individu singulier ?

Ainsi, la philosophie a été souvent interprétée comme consolation en cas de deuil – voire, pour la pensée chrétienne, comme préparation à la mort : peut-elle être donc comprise comme une sorte d'arme de défense psychologique ?

La contradiction peut porter sur un autre point : la philosophie est-elle en surplomb, se place-t-elle au-dessus des autres branches de la connaissance, ce que critiquait Bourdieu ? C'est la position de Hegel comme de beaucoup d'autres.

Il ne s'agit pas pour lui de penser l'événement, ou plus généralement les événements, en tant que tels. Il s'agit pour lui de dégager une philosophie de l'histoire où les étapes historiques s'enchaînent, tel ou tel événement trouvant « naturellement » sa place. Une conception déterministe et dialectique, une conception alors toute nouvelle.

Ce déterminisme ne nie pas l'importance, la portée des événements. La Révolution française et les guerres napoléoniennes par exemple. Ses réflexions sur « le grand homme dans l'histoire » le montrent : chaque époque de bouleversements trouve les hommes nécessaires pour leur accomplissement. En même temps, cette explication comme l'accent mis sur eux interroge. Sont-ils des inspireurs, des innovateurs, ou bien saisissent-ils mieux que les autres et suivent-ils les exigences de leur temps ?

La philosophie de Hegel voyait dans l'histoire le développement de l'Esprit, et en ce sens, le but de l'histoire était déterminé d'avance : l'Esprit devait s'incarner dans l'Idée. L'Etat prussien en était la

réalisation. Le rôle des idées était décisif, c'était une conception idéaliste. La dialectique hégélienne aboutissait au conservatisme.

L'analogie avec la conception chrétienne est évidente : l'humanité doit connaître une fin, c'est le jugement dernier qui départagera les justes et les pécheurs et mettra fin à l'histoire. La fin du monde, a-t-on longtemps cru.

L'histoire, en tant que discipline scientifique, ne pouvait s'en tenir là. Dès le début du XIX^e siècle, les historiens français ont montré que la lutte des classes avait été le moteur de l'histoire – et aussi, mais seulement implicitement -, qu'elle se poursuivait.

Avec la mise au jour par Marx du rôle *en dernière instance* décisif du développement des contradictions entre les progrès des forces de production, connaissances et techniques, d'une part, et d'autre part les rapports de propriété (à qui appartiennent ces moyens de production ?), contradictions qui amènent un bouleversement de ces rapports, une nouvelle étape était franchie : les grands événements tels que les changements de système social, les révolutions, les effondrements de certaines sociétés humaines pouvaient trouver leur explication.

L'analyse des contradictions du présent permet non pas de prédire l'avenir, mais de dégager les tendances de développement de ces contradictions. Rien n'est éternel. Certains bouleversements deviennent nécessaires. Auront-ils lieu, comment, quand ? Sinon : quelles en seront les conséquences pour les hommes ?

Du même coup, la philosophie perdait sa prétention historique à régir tout le savoir et la conduite des hommes, mais, en plus de recherches spécialisées, voyait *de facto* son rôle renforcé dans la conception globale du monde face à des entreprises idéologiques régressives.

Mais ceci exigerait tout un développement.

Le Divan Littéraire

On y parle d'un livre sélectionné à l'avance et lu par les participants. Les débats littéraires ont lieu le lundi soir, à 19h30 au 93, rue Rouget de Lisle, 93160 Noisy-le-Grand. T : 06 16 09 72 41
Inscription, gratuite, souhaitée

Présentation des prochains débats

18 avril 2016

Contes d'amour, de folie et de mort, de Horacio Quiroga

Une série de récits courts de cet écrivain, du début du XXème siècle, représentatifs, comme le titre l'indique, de l'âme tourmentée sud-américaine (Uruguay-Argentine).

23 mai 2016

Un barrage contre le Pacifique de Marguerite Duras

«Les barrages de la mère dans la plaine, c'était le grand malheur et la grande rigolade à la fois, ça dépendait des jours. C'était la grande rigolade du grand malheur. C'était terrible et c'était marrant... »
D'une facture romanesque relativement classique, ce roman d'un grand réalisme préfigure cependant cette "écriture de l'indicible" qui marquera plus tard la singularité de l'écrivain. Le récit s'articule autour du personnage de la mère, une femme qui, dans sa lutte contre la misère, brave à s'en rendre folle les obstacles infranchissables qui se présentent à elle. À l'image du titre, les ambitions, aussi nobles soient-elles, ne peuvent être que démesurées et toute tentative s'avère inéluctablement vouée à l'échec.

Les Débats Citoyens

Prochaine réunion à l'automne

Par principe, tous nos débats et conférences sont à entrée libre
Mais si vous voulez encourager, et même participer à l'organisation de ces réunions, nous vous recommandons d'adhérer à l'association Agorphilo.

Les cotisations permettent d'assurer la pérennité de l'activité.

BULLETIN D'ADHÉSION 2015-2016 AGORAPHILO



NOM :

Prénoms :

Adresse (email de préférence / postale sinon):

Téléphone :

Signature :

Association déclarée loi de 1901

Cotisation versée :

(Pour l'année : Membre adhérent : € 16. Etudiants, chômeurs, ... : € 8)

Siège social : Mairie de Noisy-le-Grand 93160 Noisy-le-Grand Tél. : 01 43 04 46 37 ou 06 16 09 72 41 Notre site : www.agorphilo.com
